

# 1.

Samantha Van Berghen serra contre elle les pans de sa cape de velours gris. Une fois de plus, son époux, le baron Van Berghen avait déserté le domicile conjugal et n'avait pas reparu depuis plusieurs jours.

Comme d'habitude, elle n'aurait guère de mal à retrouver sa trace.

Elle savait toujours parfaitement où le trouver, comme elle savait parfaitement qu'elle pouvait s'attendre à une nouvelle débâcle.

Depuis de longs mois, elle menait une lutte sans merci pour essayer d'arracher son mari aux griffes de son pire ennemi : le jeu. Mais elle était trop lucide pour ne pas redouter de perdre de nouveau la bataille...

Johann avait toujours été un joueur invétéré. Il gagnait autrefois bien plus qu'il ne perdait et était alors capable de quitter la table de jeu lorsque la chance commençait à l'abandonner. Aujourd'hui, cela lui était devenu impossible. Et il avait perdu tout ce qu'ils possédaient : leurs économies, le luxueux appartement avec vue sur la mer, la Ferrari que Samantha n'avait jamais osé conduire.

Elle frissonna en montant les marches du grand casino de Monte-Carlo. Etait-elle vraiment de taille à livrer un aussi rude combat ?

\*  
\* \*

Dans la salle réservée aux gros joueurs, Cristiano Bartolo était nonchalamment installé à sa table préférée. Il eut une moue agacée quand il entendit la porte s'ouvrir, mais lorsqu'il leva les yeux, toute trace d'irritation s'effaça de son visage. Avec un léger sourire, il pensa que le titre de baronne convenait bien mal à la lumineuse beauté blonde qui venait d'apparaître sur le seuil. Ce titre était trop imposant pour une si frêle et timide jeune femme.

Il joua la carte qu'il avait en main, et observa Samantha Van Berghen tandis qu'elle dégrafait l'attache qui retenait sa cape et repoussait le pan de velours gris perle sur son épaule, dévoilant sa robe du soir immaculée.

Il ne l'avait aperçue qu'une fois, ici même au casino, six mois auparavant. Ce soir-là, elle l'avait fasciné et avait produit sur lui une telle impression qu'il avait été certain qu'il ne pourrait jamais l'oublier.

Comme aujourd'hui, toutes les têtes s'étaient tournées à son entrée, et tous les regards étaient restés rivés sur elle, y compris le sien...

Il n'était guère surprenant, pensa-t-il, que la baronne captive ainsitous les hommes de l'assemblée. De petite taille mais délicieusement proportionnée, sa beauté délicate, son visage d'un ovale parfait, encadré de boucles dorées qui tombaient en cascade sur les épaules, lui donnaient l'apparence d'un ange. La détermination farouche que reflétait son regard contredisait cependant quelque peu l'impression d'innocence qui se dégageait d'elle de prime abord.

Les jolies filles ne manquaient pas à Monte-Carlo. Mais avec son air sérieux et le froncement soucieux de ses sourcils châtons, Samantha Van Berghen émouvait profondément Cristiano.

Elle sembla un instant hésiter sur le seuil. Elle ne paraissait ni mal à l'aise ni troublée mais, pensa Cristiano, donnait simplement l'impression de bander ses forces avant de se lancer dans une implacable bataille. C'est à cela que devait ressembler Jeanne d'Arc avant l'assaut, se dit-il, en

la regardant s'avancer vers Johann Van Berghen, le visage attentif, presque tendu.

Cristiano n'avait jamais apprécié Johann et savait qu'il ne l'apprécierait jamais. Il s'était installé à sa table pour jouer contre lui. Depuis plusieurs mois, il avait compris quel piètre joueur il était, et l'avait deviné incapable de quitter la partie lorsqu'il perdait.

Ce soir, Van Berghen se faisait véritablement saigner à blanc.

Cristiano lança sur la table une poignée de jetons et augmenta la mise de deux cent cinquante mille livres. La somme était conséquente mais restait relativement modeste, face aux cinq millions de livres qui avaient changé de main ce soir-là : cinq millions de livres perdus par Johann et empochés par Cristiano.

Samantha vint se poster derrière son époux et Cristiano la scruta, les yeux plissés. Son regard s'attarda sur une mèche blonde qui, lorsqu'elle se pencha, glissa sur l'épaule de la jeune femme et vint se nicher entre ses seins ronds. L'envie irrépressible monta en lui d'enrouler cette mèche autour de son index.

La gorgée de whisky qu'il avala, et surtout le désir impérieux que lui inspirait la jeune femme, l'embrasèrent de la tête aux pieds. La superbe baronne Van Berghen faisait naître en lui un étrange besoin de possession, un trouble profondément sensuel.

Maintenant accroupie à côté de Johann Samantha rejeta en arrière la cape, exposant ses épaules dénudées. Elle étendit son bras gracile et posa une main sur la cuisse de Johann.

Sa main n'avait rien à faire sur la cuisse de cet homme, pensa Cristiano.

Il laissa son regard errer sur les épaules nues de la jeune femme, sur la poitrine que révélait le décolleté plongeant de la robe du soir. Ses yeux parcoururent lentement la ligne souple du cou, le menton volontaire, la courbe de la joue, pour finir par s'attarder sur la lueur anxieuse qui assombrissait les prunelles bleu azur. L'inquiétude se lisait

aussi dans la légère ride qui séparait les sourcils à la courbure parfaite, et dans la façon dont se pinçaient les lèvres impeccablement maquillées. Samantha Van Berghen était aussi séduisante que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, mais Cristiano fut frappé par l'ombre douloureuse qui jetait un voile imperceptible sur sa beauté.

Personne ne devrait avoir le droit de faire souffrir un tel ange, pensa Cristiano, qui sentit tous ses muscles se tendre à un tel point que son fauteuil lui devint, tout à coup, inconfortable.

L'image de Samantha nue sur un lit, allongée à ses côtés, lui traversa l'esprit et il rêva, un instant, que cette bouche sensuelle céda sous la pression de son baiser.

Mais pour l'heure, sa Jeanne d'Arc au casque d'or semblait être investie d'une mission qui lui faisait oublier tout ce qui n'était pas son mari. Elle lui tenait à voix basse un discours véhément dont Cristiano ne put saisir le moindre mot. Il n'eut, par contre, aucun mal à entendre la réponse que fit Van Berghen sans se donner la peine de dissimuler la rudesse de son propos.

— Va-t'en ! s'écria-t-il. Rentre à la maison. Tu n'as rien à faire ici.

Pourtant, la jeune femme ne s'éloigna pas. Elle resta accroupie aux côtés de Johann et continua à chuchoter avec insistance des paroles que seul le baron pouvait entendre et qui ne faisaient qu'accroître sa colère.

— Je n'ai pas besoin qu'on me serve de mère, cracha-t-il en abattant ses cartes sur la table. J'en ai eu une. Et je n'ai pas besoin de toi. Tu ne m'as jamais servi à rien.

Les joues de la jeune femme s'empourprèrent. Sans dire un mot, elle leva vers son mari un visage tourmenté, empreint d'une douloureuse dignité. Puis, toujours silencieuse, elle fit glisser sa cape de ses épaules, la tendit à l'employé du casino debout à la porte, et prit une chaise pour s'asseoir derrière Johann.

Pendant l'heure et demie qui suivit, Cristiano ne quitta pas

Samantha des yeux. Il l'avait trouvée belle six mois auparavant, mais ce soir, elle était tout simplement éblouissante.

Elle serait à lui, pensa-t-il. Bientôt. Très bientôt. Même si elle était, pour l'instant, la femme d'un autre.

Cristiano replia les cartes qu'il avait en main, les jeta sur la table et se recula dans son fauteuil pour mieux s'absorber dans sa contemplation.

Samantha Van Berghen lui appartiendrait bientôt.

Elle représentait tout ce qu'il désirait : jeune, belle, sexy et, surtout, elle n'était pas libre. Ce dernier élément ne faisait qu'accroître aux yeux de Cristiano son pouvoir de séduction.

Quel bonheur de pouvoir recommencer à vibrer de la sorte, d'éprouver ce vertige.

Avoir, de nouveau, envie de quelque chose, de quelqu'un.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Cristiano éprouvait des émotions. Il y avait tellement longtemps qu'il ne ressentait plus rien !

A travers ses paupières mi-closes, il continua à observer la baronne Van Berghen tandis qu'elle reprenait à voix basse ses exhortations à l'intention de son époux. Mais ce dernier l'ignora ostensiblement.

« Quel imbécile ! » raila Cristiano intérieurement.

Il fallait être stupide pour épouser une telle femme et s'en désintéresser ainsi. Il existait des beautés de toutes sortes, mais cet ange blond n'était pas une beauté ordinaire. Elle était bien plus précieuse, bien plus rare.

Cristiano finit par obliger Johann à abattre son jeu. Comme il s'en doutait, le baron n'avait rien en main.

Cet idiot allait perdre jusqu'à sa vie même, pensa Cristiano en dissimulant à grand-peine le mépris qui l'envahissait. Un vrai joueur savait ce que signifiaient les risques et les acceptait en toute connaissance de cause. Un vrai joueur savait aussi bien gagner que perdre ; Johann ignorait tout de cela et ne prenait aucunement la mesure de ses pertes.

Cristiano, lui, en avait parfaitement conscience. Il détestait perdre. Il y avait tellement longtemps qu'il n'avait pas

perdu : il avait presque oublié l'amertume que l'on pouvait ressentir dans ces moments-là.

Presque...

Mais pas tout à fait...

Cristiano gardait encore, même estompé, le souvenir que laisse sur les lèvres le goût amer de la défaite. Il portait encore au cœur cette brûlure et c'était pour cela qu'il continuait à jouer, à prendre des risques, et à gagner...

Il gardait au fond de lui le désir de la victoire et, surtout, celui de la vengeance.

Il ramassa les cartes qu'on lui distribuait.

Assise derrière Johann, les yeux rivés sur le jeu qui venait de lui être servi, Samantha se demanda si son époux était aussi tendu qu'elle. Son jeu était épouvantable ; il restait pourtant là, aussi imperturbable que s'il tenait en main un carré d'as.

« Mon Dieu, Johann, réagis ! A quoi penses-tu ? »

L'estomac noué, les mains croisées sur ses genoux, elle prit une profonde inspiration. Les fines bretelles dorées de sa robe de satin blanc lui sciaient les épaules.

Le compte en banque était vide.

Il n'y avait plus rien à mettre en jeu.

Johann venait même de miser leur villa !

Avec un cri de rage, il jeta ses cartes sur la table. Il n'avait rien. Trois sept.

Samantha se mordit l'intérieur des joues pour dissimuler sa honte. Trois sept ! Johann venait de perdre la seule maison qui leur restait avec trois sept. Dieu lui pardonne. Qu'avait-il fait de son bon sens ? De son instinct de survie ? Etait-il devenu fou ?

— Je suis lessivé, lâcha-t-il en passant la main sur son visage bronzé.

Johann Van Berghen, baron autrichien à la réputation de play-boy légendaire, personnage incontournable du

Monte-Carlo mondain, aimait à entretenir son irréprochable bronzage par des bains de soleil quotidiens au bord de la piscine du *Palm Beach*, de préférence en sirotant un cocktail bien tassé.

— Je n'ai plus rien, Bartolo.

Dieu merci, pensa Samantha. C'était fini. Ils n'avaient plus qu'à rentrer chez eux pour essayer de réfléchir à la manière dont ils allaient pouvoir se sortir de cette situation.

— Johann...

— Laisse-moi tranquille ! cria-t-il.

Le feu aux joues, elle se mordit nerveusement la lèvre. Cet homme, ce Bartolo, n'avait pas cessé de la regarder de toute la soirée et était à l'affût de tout ce qu'elle et Johann se disaient. Elle avait constamment senti sur elle ses regards appuyés, insistants. Et elle se sentait prête à hurler pour qu'il s'arrête, pour que cesse ce trouble étrange qu'elle ressentait lorsqu'il la regardait ainsi.

Il faisait naître en elle un sentiment de solitude absolue, d'irréparable vulnérabilité...

Bartolo abattit ses propres cartes avec un sourire nonchalant.

— Il y a eu un moment où vous avez bien failli gagner, dit-il.

— Oui, j'ai failli vous avoir, acquiesça Johann, faisant signe qu'on apporte d'autres consommations.

Samantha serra les mains autour de son genou.

« Plus d'alcool. Allons-nous-en, Johann. Je t'en prie, partons... »

— Oui, la partie a été serrée, reprit Bartolo.

Elle détestait cet homme. Il avait probablement manœuvré Johann tout au long de la soirée, le poussant délibérément dans ses retranchements. Mais dans quel but ? se demanda-t-elle. Il l'avait déjà dépouillé de tout ce qu'il possédait, même et surtout de sa fierté. Que voulait-il encore lui prendre ?

Johann hocha la tête.

— Très serrée !

Il s'interrompit et observa attentivement l'homme assis en face de lui.

— Une autre partie ? suggéra-t-il.

Samantha, suffoquée, enfonça ses ongles dans la paume de ses mains : une nouvelle fois, il mordait à l'hameçon, pensa-t-elle, horrifiée. Johann perdait la tête. Il ne pouvait pas espérer se refaire. Pas contre Bartolo. Et sûrement pas après avoir autant bu.

— Johann ! s'exclama-t-elle.

— Tais-toi ! répliqua Johann, sans même se retourner.

La honte lui fit monter le rouge aux joues. Elle ne pouvait pourtant se résoudre à se taire. Comment laisser ce massacre continuer ? Bartolo n'avait aucun sens moral.

— Viens, Johann, reprit-elle. Rentrons à la maison. Je t'en supplie.

— Je t'ai dit de te taire, lui dit Johann une fois de plus.

Samantha sentit, une nouvelle fois, son visage s'empourprer. Quelle humiliation, être là et supplier ce fou de revenir à la raison ! Mais elle était prête à tout pour protéger la petite Gabriela et rien ne la détournerait de son devoir.

— Johann, implora-t-elle à voix basse.

Johann fit mine de ne pas l'entendre. Mais Bartolo lui lança un long regard qui semblait la jauger, la traverser de part en part. Elle put lire dans ses yeux toute la dureté, l'orgueil et surtout l'impitoyable brutalité de cet homme.

« Il est assoiffé de sang, pensa-t-elle en frissonnant.

Elle se pencha et posa sa main sur l'épaule de Johann.

— Johann, je t'en prie...

D'un mouvement brusque, il repoussa sa main.

— Va-t'en, avant que je ne demande au service de sécurité de te faire sortir.

— Tu ne peux pas continuer, murmura-t-elle en sentant son visage, son corps, chaque parcelle de sa peau brûler d'un feu incontrôlable.

Elle était à la fois morte de honte et terrifiée. L'avenir ne lui avait jamais paru plus sombre.

Johann leva les yeux et fit un signe de tête à l'homme chargé de la sécurité.

— Pourriez-vous raccompagner la baronne, s'il vous plaît ? Elle souhaiterait rentrer.

Tout le monde, hormis Johann, avait les yeux fixés sur Samantha. Mais elle ne bougea pas, ne broncha même pas quand l'homme vint se planter derrière elle.

— Ce qui se passe ici est honteux, lança-t-elle à voix haute.

Personne ne dit mot, mais elle sentit, une fois de plus, le regard de Bartolo rivé sur elle. Un regard incandescent, qui semblait vouloir la marquer au fer rouge pour la punir.

L'homme de l'équipe de sécurité se pencha vers elle et chuchota :

— Madame, s'il vous plaît.

Samantha réprima un rire amer. Il aurait pu ajouter : « Madame, s'il vous plaît, sortez sans faire d'esclandre. Rentrez chez vous pendant que votre mari perd tout ce qu'il possède, et même ce qu'il ne possède pas... »

Soudain furieuse, elle se leva à contrecœur.

— Si tu ne le fais pas pour moi, Johann, pense à Gabriela, je t'en prie !

Le baron ne répondit rien. On aurait même pu croire qu'il ne l'avait pas entendue. Il se contenta d'ingurgiter une grande rasade de cocktail pendant que les cartes étaient distribuées.

Sous bonne escorte, Samantha traversa la salle sans un mot, étourdie par le vacarme des machines à sous. Elle haïssait les casinos, leur bruit, leurs lumières criardes, leur éclat artificiel qui séduisait tant de gens.

Fort heureusement, l'homme qui l'accompagnait se garda bien de la toucher, ou de l'obliger à hâter le pas. Certes, pour la direction du casino, rien ne pressait. C'était grâce à tous ces malheureux joueurs comme Johann, incapables de résister au démon du jeu, que Monte-Carlo avait bâti sa fortune.

\*  
\* \*

Lorsqu'elle arriva à la petite villa nichée au cœur de la vieille ville, Samantha frappa chez les voisins à qui elle avait confié Gabriela, et emporta l'enfant dans ses bras pour la mettre au lit.

Après avoir couché la fillette, elle redescendit dans le séjour et se recroquevilla dans un fauteuil, une couverture jetée sur ses épaules pour essayer de lutter contre le froid. Il n'y avait plus d'argent pour le chauffage... Il n'y avait plus d'argent pour tout ce qui n'était pas absolument indispensable. Plus d'argent pour rien.

Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle pressa ses mains sur ses paupières pour les contenir. Il ne fallait pas qu'elle pleure. Seuls les enfants avaient le droit de pleurer, se sermonna-t-elle intérieurement.

Quelques larmes s'échappèrent malgré tout de ses paupières closes.

Tout cela était trop triste, trop cruel. Samantha avait tellement souhaité donner à Gabriela une vie meilleure ! Elle avait épousé Johann pour cela... Elle avait supporté ses insultes et fait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer la situation, sans résultat. Johann s'obstinait à jouer et à boire, quel que soit le coût de ses inconséquences.

Bien plus tard, Samantha finit par s'endormir, blottie dans son fauteuil. Elle ne s'éveilla qu'en entendant Gabriela descendre l'escalier en sautillant.

— Où est papa ? demanda la fillette.

A bientôt cinq ans, Gabriela possédait une énergie et une joie de vivre inépuisables.

Elle avait déjà enfilé l'uniforme qu'elle portait pour aller à l'école. Même dans cette tenue gris sombre, à peine égayée d'un liseré blanc, elle restait ravissante. Il n'était pas rare que, dans la rue, des passants s'arrêtent et fassent à Samantha des commentaires sur l'éclatante beauté de la fillette. Car Gabriela était d'une beauté à couper le souffle.

La mère de la petite fille, une actrice espagnole, avait tenu quelques petits rôles dans des films sans grande importance, dans l'espoir de faire carrière à Hollywood.

Elle était morte un an après la naissance de Gabriela, dans des circonstances assez obscures. L'enfant avait hérité de la beauté latine de sa mère, des traits à la pureté classique, une chevelure d'ébène et des yeux vert pailletés d'or, ombrés de cils d'un noir de jais, étonnamment longs.

— C'est bien, ma puce. Tu es déjà prête.

Samantha se leva et plia la couverture.

— Ton papa est sorti, mais il ne va pas tarder à rentrer, ajouta-t-elle, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre aussi rassurante que possible.

Inutile, se dit-elle, que Gabriela apprenne la triste vérité.

— Il n'est pas rentré depuis plusieurs jours, protesta la fillette. Et pourquoi est-ce que tu as toujours ta robe du soir ?

Samantha s'obligea à sourire.

— Je me suis endormie en lisant, prétendit-elle. Allez, viens. On va prendre le petit déjeuner, puis je te coifferai pour partir à l'école.

Jusqu'à ce qu'elles arrivent à la porte de l'établissement, Samantha s'employa à distraire l'attention de Gabriela en la faisant bavarder. Mais lorsqu'elle se retrouva seule sur le trottoir, toutes ses défenses cédèrent.

Comment allaient-ils se débrouiller dorénavant ? Ils n'avaient plus ni toit, ni argent, ni nourriture. Plus rien pour payer la scolarité de Gabriela...

Samantha ne disposait d'aucunes ressources personnelles et n'avait même pas de compte en banque. Lorsque Johann l'avait épousée, il avait cessé de lui verser le maigre salaire qu'elle percevait en tant que nurse de Gabriela et Samantha avait peu à peu dépensé, pour l'entretien de celle qui était devenue sa belle-fille, les maigres économies qu'elle avait pu rassembler au cours des années où elle avait travaillé dans d'autres familles. Johann se refusait à admettre qu'une petite fille grandissait et avait, par conséquent, besoin que l'on renouvelle fréquemment sa garde-robe.

Samantha prit le chemin du retour, l'esprit assailli par les multiples tracas qui n'avaient cessé de s'accumuler dans sa vie depuis qu'elle était entrée au service des Van Berghen quatre ans plus tôt. Les choses, depuis ce moment, n'avaient fait qu'empirer. Si seulement elle avait eu de la famille chez qui se réfugier avec Gabriela ! Mais l'essentiel de son enfance et son adolescence s'était déroulé dans un orphelinat anglais. A dix-sept ans, elle avait obtenu une bourse qui lui avait permis de poursuivre ses études à l'université de Manchester. Mais il lui avait fallu, malgré cette aide financière, cumuler les petits boulots pour venir au bout de son cursus.

Elle avait toujours eu l'habitude de vivre frugalement et d'économiser sou par sou, mais jamais, cependant, la situation ne lui avait paru aussi désespérée. Certes, elle trouverait toujours le moyen de subvenir à ses besoins, elle n'éprouvait aucun doute à ce sujet, mais qu'advierait-il de Gabriela ? Comment parviendrait-elle à prendre soin d'elle, désormais ?

A peine avait-elle passé le seuil de la villa qu'elle entendit Johann l'appeler depuis la salle de séjour.

— Samantha ! J'ai à te parler.

La pièce où l'attendait son mari, un verre à la main, était baignée de lumière, mais le silence qui y régnait la mit aussitôt mal à l'aise.

Les mains enfoncées dans les poches de son manteau, elle demanda d'un ton froid :

— Qu'as-tu à me dire ? demanda-t-elle.

— Enlève donc ton manteau ! lança Johann avec agacement. Ça m'énerve de te voir emmitouflée comme ça !

Sans un mot, elle déboutonna son manteau de tweed et le posa sur le dossier du canapé sur lequel Johann était affalé.

— Alors ? interrogea-t-elle.

— J'ai réglé ma dette à Bartolo.

Le soulagement donna presque le vertige à Samantha. Il

lui sembla soudainement que le nuage sombre qui obscurcissait son horizon s'était tout à coup dissipé.

Elle ne put retenir un sourire ravi.

— C'est vrai ? Je suis tellement contente...

— Il passera te chercher dans moins d'une heure.

Sous le choc, Samantha eut le souffle coupé.

— Quoi ?

Johann resta muet, et un silence glacial s'installa dans la pièce. Incapable de réfléchir, Samantha retenait son souffle. Elle était certaine que son mari allait dissiper cet épouvantable malentendu.

Mais rien ne vint rompre l'insoutenable tension. Rien, hormis le bruit des glaçons contre la paroi du verre que tenait Johann.

— Dis quelque chose, dit-elle d'une voix étranglée.

— Eh bien, j'ai dit ce que j'avais à dire. Mais apparemment, ça ne te convient pas.

Samantha eut l'impression que des taches noires dansaient devant ses yeux. Elle suffoquait.

Ce n'était pas possible, pensa-t-elle. Elle avait mal entendu. Ça ne pouvait pas être ça !

— Répète ce que tu as dit...

Le baron Van Berghen ferma les yeux.

— Tu as parfaitement compris.

Non, s'insurgea-t-elle *in petto*. Johann n'avait pas pu faire ça ! Elle l'avait toujours connu joueur, mais ça... ça...

C'était de la folie pure et simple.

Tremblante, elle fit un pas vers le canapé, puis se figea.

— Tu ne m'as pas... vendue ?

Johann lui lança un regard mauvais, puis porta le verre à son front et l'y appuya avec une mimique excédée.

— Je ne t'ai pas vendue, objecta-t-il d'un ton aigre, les yeux toujours fermés. Je t'ai perdue.

— Perdue ! s'exclama Samantha dans un sanglot.

Dans son dos, elle serra le poing et ses ongles s'enfoncèrent dans sa paume.

— Mais... comment est-ce possible ? reprit-elle, la voix rauque.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Oui. A toi, concéda-t-elle avec amertume.

Johann ouvrit les yeux et la fixa.

— Au lieu de rester là les bras ballants, *liebchen*, pourrais-tu me servir un autre verre ?

*Liebchen*... Johann avait toujours recours à sa langue maternelle pour lui adresser des petits mots tendres auxquels il n'avait jamais cru, s'indigna intérieurement Samantha.

— N'y compte pas !

Johann grommela et fit rouler son verre sur son front, comme pour y chercher un peu de fraîcheur. Son regard bleu pâle sembla inspecter Samantha.

— Tiens ? Une nouvelle toilette ?

Elle jeta un coup d'œil à sa robe de brocart beige, ornée de broderies lavande et de rubans de soie mauve. C'était une des élégantes créations de couturier que son futur époux lui avait offerte pour constituer son trousseau. Elle s'était ensuite rendu compte qu'il était tellement endetté qu'il ne pouvait même pas payer les notes d'épicerie, encore moins celles des maisons de couture.

— Non. Tu sais bien que nous ne pouvons pas nous permettre d'acheter de nouveaux vêtements.

Johann laissa échapper un nouveau gémissement.

— *Mein Gott*, tu me rappelles ma mère. Elle était aussi rabat-joie que toi !

Samantha ne broncha pas. Johann pouvait se moquer d'elle autant qu'il le voulait ; cela ne l'atteignait pas. Leur union n'avait été rien de plus qu'un mariage de convenance. Elle n'avait accepté de l'épouser que pour protéger Gabriela.

— Il n'est pas question que je parte avec cet homme, enchaîna-t-elle. Il te faudra trouver une autre manière de régler tes dettes.

— Ah, ah ! On se rebelle ?

Il s'interrompit et laissa fuser un petit rire goguenard.

— Ecoute-moi bien : visiblement, tu intéresses beaucoup Bartolo. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs...

— Tu ne peux pas me forcer à coucher avec lui ! s'écria Samantha, sans pouvoir dissimuler son dégoût.

Comment Johann avait-il pu l'utiliser pour régler ses dettes ? Et comment imaginer que cet homme, ce Bartolo, ait pu accepter une telle offre ?

Depuis maintenant deux ans, Samantha tolérait les insultes et les coups de folie de Van Berghen, mais cela excédait tout ce que l'on pouvait imaginer. Elle ne put s'empêcher de se sentir glacée, comme si le froid de ce matin de décembre avait pénétré son cœur.

Allons, pensa-t-elle. Son seul but était de protéger Gabriela. Rien d'autre ne comptait.

— Comment les choses sont-elles censées se dérouler ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

— Il va venir te chercher. C'est lui qui décidera de ton sort dorénavant. Et je lui souhaite bien du plaisir !

— Johann !

— Moins fort ! Ma tête me fait un mal de chien.

Samantha baissa la voix.

— Tout cela n'a rien de drôle, Johann.

— Oh, non. Ce n'est pas drôle. J'ai tout perdu. Mes voitures, mon appartement, et maintenant ma villa. Tout !

— Pourquoi joues-tu ainsi ? interrogea Samantha, la gorge serrée, incapable de dissimuler son ressentiment.

— Bon sang ! On dirait que j'ai commis un meurtre. J'ai fait une bêtise, c'est tout.

Elle regarda fixement cet homme qui avait été son époux pendant quatre cent soixante-cinq jours, exactement, et son employeur pendant les deux années qui avaient précédé leur mariage. C'était un alcoolique, un joueur, un coureur de jupons, mais c'était aussi le père de la plus extraordinaire, de la plus belle petite fille du monde...

— Que va devenir Gabriela ?

— Je n'en sais rien. Nous n'en avons pas parlé.

— Il n'est pas question que je la laisse ici. Si je pars, Gabriela vient avec moi.

D'un trait, Johann vida son verre.

— Je ne pense pas que tu aies ton mot à dire. Moi non plus, d'ailleurs. A partir de maintenant, c'est Bartolo qui décide. Tu es sa propriété.

Sa propriété !

Les yeux brûlants, la gorge serrée, Samantha ravala son désespoir. Elle savait pertinemment que Johann Van Berghen ne l'avait jamais ni aimée ni même désirée. Il ne l'avait épousée que pour empêcher la famille maternelle de Gabriela de demander la garde de la fillette. Malgré tout, la froideur, l'indifférence et la cruauté qu'il montrait en cet instant la blessaient profondément.

Elle se laissa tomber au bord du canapé.

— Tu oserais me mettre dans le lit d'un inconnu ?

— Tu n'as pas servi à grand-chose dans le mien !

Un sentiment de panique absolue s'empara d'elle.

Johann n'avait pas tort.

A vingt-huit ans, en dépit de l'anneau qui ornait son doigt, elle ne connaissait rien aux hommes et au désir, et elle n'avait pas l'intention de changer. Une femme pouvait très bien se passer de relations sexuelles, après tout. Il n'était pas indispensable d'avoir un homme dans sa vie.

Samantha avait vécu seule pendant des années, mais savait qu'elle ne le serait maintenant plus jamais. Elle avait Gabriela, et c'était son seul, son unique amour.

— D'accord..., j'accepte ..., je règle ta dette. A une condition. Laisse-moi adopter Gabriela.

— Mais ça ne dépend pas de moi !

— Enfin, tu es son père, son tuteur aux yeux de la loi...

— Bon sang, Samantha. Si seulement tu voulais bien m'écouter. C'est toi que Cristiano vient chercher ! C'est toi qu'il veut ! Toi ! Tu comprends ?

— Je vais lui parler, dit-elle d'une voix étranglée. Tout de suite.

— Il ne va pas tarder.

— Non. Ça ne peut pas attendre. Il faut que je lui parle.

— Pour me dire quoi ?

Sans avoir besoin de se retourner, Samantha sut à qui appartenait cette voix basse et traînante.

Cristiano Bartolo...

Le diable lui-même venait de faire son entrée.